

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 28 (1890)
Heft: 13

Artikel: Le docteur Recordon : (fin)
Autor: Dufour, M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191614>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 28.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

rondelles attaché au toit de la demeure est un gage de bonheur et de réussite en affaires.

Inversement, d'après la croyance populaire, celui qui tue une hirondelle, s'expose aux plus grands malheurs : la maladie frappera sa famille, ses bestiaux dépériront, ses blés ne germeront pas.

Ces croyances se trouvent également chez les marins bretons : celui qui tue une hirondelle venant chercher à bord un refuge contre la fatigue ou contre la force du vent expose, disent-ils, le navire à de graves dangers.

Ce ne sont là que des légendes, sans doute, mais ces légendes sont, en somme, respectables et utiles, si elles ont pour résultat d'empêcher la destruction des hirondelles, qui nous rendent tant de services en détruisant une énorme quantité d'insectes nuisibles aux récoltes et aux bestiaux ou même dangereux pour l'homme lui-même.

« Le vol est l'état naturel de l'hirondelle », a dit Buffon : son état nécessaire ; elle mange en volant, elle boit en volant, elle se baigne en volant. Elle sent que l'air est son domaine. Elle le parcourt dans tous les sens, comme pour en jouir dans tous ses détails, et tantôt elle rase la terre, tantôt elle s'élève très haut.

La vitesse du vol de l'hirondelle est considérable. Elle avait été évaluée jusqu'ici de 125 à 130 kilomètres à l'heure, vitesse supérieure à celle d'un train-express, mais elle vient d'être déterminée expérimentalement ces temps derniers. Dans un « lâcher » de pigeons-voyageurs à Creil, on a rendu également la liberté à une hirondelle dont le nid était fixé dans une ville du Nord distante de Creil de 242 kilomètres ; or, l'hirondelle rentra dans son nid une heure et demie avant l'arrivée du premier pigeon ; elle avait accompli ce trajet en deux heures environ, c'est-à-dire avec une vitesse de 121 kilomètres à l'heure. Pendant le trajet, elle avait eu à lutter contre un vent assez violent ; avec une atmosphère favorable, sa vitesse eût certainement dépassé 130 kilomètres à l'heure.

Le docteur Recordon.

(Fin.)

Nommé en 1855 membre du Conseil de santé, vice-président de ce corps dès 1857, il eut, à ce titre, à examiner toutes les questions médicales ou hygiéniques qui dépendaient de l'Etat. Pendant trente ans il occupa ce poste important.

Le temps que le Dr Recordon a consacré à ses fonctions officielles de directeur des affaires médicales est certainement très grand. Il assistait à tous les examens, qui étaient alors cantonaux, aux épreuves pratiques, il lisait et critiquait les travaux, il

avait en main la direction de l'hygiène publique des hommes et celle des animaux, et dans ces domaines si différents, il était à sa place et fournissait aux autorités les données de la science. Il présida à toutes les études et à tous les travaux qui permirent d'inaugurer, en 1873, l'Asile des aliénés de Cery, puis aux études de longue haleine et aux décisions multiples à la suite desquelles le canton de Vaud ouvrit son Hôpital cantonal du Champ-de-l'Air il y a un peu plus de six ans. L'installation de ces deux grands services sociaux dans des conditions matérielles qui font quelque honneur au pays est due à ses études infatigables, et, aussi, pour les décisions définitives, aux bonnes dispositions du gouvernement. (*) Il prit une part sérieuse à l'organisation de l'Ecole de pharmacie, qu'il n'avait d'ailleurs point provoquée, mais pour la réussite de laquelle il se donna de la peine. Il fit de même pour la création de l'Ecole d'anatomie et de physiologie. Quand les examens médicaux devinrent affaires fédérales, il fut pendant quelques années membre du comité directeur, auquel son ancienne expérience des choses médicales fut précieuse. Enfin, il inaugura, en 1873, à l'Académie, l'enseignement de l'hygiène et de la médecine légale.

Peu à peu, l'âge arrivant, mais non les infirmités de l'âge, le Dr Recordon diminua les obligations qui avaient pesé sur lui pendant si longtemps. Il s'occupait toujours de questions d'utilité publique, de charité privée, il avait été l'organisateur de l'asile Louis Boissonnet pour convalescents et valétudinaires, il en resta le président et lui donna toujours ses soins, justifiant ainsi la confiance que Mme Boissonnet lui avait témoignée en remettant entre ses mains le capital de fondation. Enfin il revêtit dans les dernières années de sa vie la position de médecin principal des chemins de fer de la Suisse Occidentale, où l'avait appelé la confiance absolue qu'il inspirait au peuple entier, aux administrations, le respect que lui portait ses collègues, tous plus jeunes que lui, sa grande connaissance enfin des choses du pays et de la science. En cette dernière qualité, il introduisit l'examen des employés sur la cécité des couleurs, l'organisation des appareils de secours dans chaque gare et, s'il n'eut guère l'occasion de déployer la haute autorité qui lui était confiée, il eut d'autant plus souvent celle de faire sentir sa bienveillance à ses jeunes collègues et sa bonté à la foule des employés subalternes et de gens modestes, qui d'une manière ou d'une autre eurent recours à lui. Le jour de ses funérailles, les employés du chemin de fer témoignèrent leurs regrets d'une manière visible à tous et vinrent en grand nombre rendre les derniers devoirs à leur médecin principal.

Enfin, la commune d'Ecublens, dans laquelle, depuis quelques années, il aimait à demeurer, éprouva largement aussi les effets de son expérience et de sa bonté. Elle le témoigna d'une manière qui était juste,

(*) Dans celui-ci, il y eut des magistrats qui, par l'intérêt suivi qu'ils portèrent à la création de nos hôpitaux, par leur activité et leur action sur le Grand Conseil, s'élevèrent au rôle de collaborateurs du Dr Recordon. Ce sont MM. Estoppey, Bornand et Berney.

assurément, par la participation de ses autorités, et touchante, en outre, par la participation de la population entière.

C'est à Ecublens en effet que le Dr Recordon aimait à revenir après le travail, c'est là qu'il trouvait le repos dans sa famille, dans sa bibliothèque, dans son agreste demeure située sur une colline d'où le regard, s'étendant à droite et à gauche, embrasse le littoral entier du canton de Vaud. Et nous aimons à nous figurer, qu'au soir de la vie, notre maître et ami devait regarder avec une satisfaction intime les rivages de ce pays auquel il avait fait tant de bien.

Pendant l'été ses forces déclinèrent d'une manière peu apparente, il est vrai, et son travail ne fut changé en rien. Au mois d'octobre dernier il passa quinze jours à Paris et revint charmé des beautés de l'exposition. En novembre cependant, sa nutrition altérée inquiétait ses amis, mais ce ne fut que trois semaines avant les derniers jours qu'ils eurent la douleur de constater une maladie incurable des organes digestifs. Le 6 décembre, il avait encore vaqué à ses occupations ordinaires à Lausanne, lorsqu'un frisson et une défaillance lui rendirent évident l'obligation de se vouer exclusivement au soin de sa santé. Ce jour-là, il fit, en effet, sa dernière visite dans la ville dans laquelle il avait tant travaillé, et on peut dire que dès lors, sans illusion sur son état, il attendit tranquillement sa fin. Il y a là vraiment quelque chose d'imposant et une fin de vie que l'on peut appeler enviable après une existence qui l'était aussi. Voilà un homme qui après cinquante ans de travail intelligent et fécond entend l'avertissement de la fin, le comprend, pose le travail et attend avec calme, avec sévérité, l'arrivée de son dernier jour. Il se félicite de ne souffrir ni de la douleur, ni de la faim, n'a que des paroles consolantes autour de lui, et peut voir encore l'émotion intense qu'éprouvent ses nombreux amis à la nouvelle de son danger. En présence de tant de calme, nous aimons à nous figurer qu'ayant fait repasser devant son esprit son existence entière il s'est vu entouré d'un cortège immense de devoirs accomplis, de services rendus, de consolations données, qu'il s'est senti accompagné par les bénédictions de deux ou trois générations successives et qu'un sentiment de satisfaction a pu se dégager de cet examen. Sentiment enviable, disions-nous, car il est donné à peu d'hommes d'avoir reçu dans une aussi large mesure les talents de l'Évangile et de les avoir si brillamment multipliés.

Simple dans ses goûts et dans son existence, le Dr Recordon avait peu de besoins personnels. Toutefois son hospitalité était aisée et ample, les services qu'il rendait, il les décidait facilement et en souriant, il avait la générosité large et rapide. Rien d'irraisonnable, mais rien de petit ni de mesquin, ni de calculé. C'était un homme simple, qui avait une âme de grand seigneur. Et la profession médicale en était certainement rehaussée tout entière dans l'échelle sociale, car celui des nôtres que nous avons perdu avait à un haut degré ce qui fait la noblesse du médecin : la science, l'indépendance et la généreuse humanité.

Tous ceux qui ont connu le Dr Recordon seront unanimes pour constater le charme qu'il exerçait et cette impression résultait

de la beauté de ses traits et de la douceur et de la bienveillance de son expression, puis aussi de l'amabilité et de la grande richesse de son esprit. Il était intéressant, original, piquant même, sans être jamais blessant. Il n'était point naïf, et il n'y avait pas besoin de s'entretenir longtemps avec lui pour apercevoir sa profonde connaissance des hommes et des choses ; il n'avait enrôlé son esprit dans aucun parti, et avait gardé toujours une grande indépendance et une grande pondération de jugement dans toutes les questions scientifiques, philosophiques, sociales et religieuses, mais le caractère commun à toutes ses idées et déterminant de toutes ses décisions était, nous le croyons vraiment, le besoin de ne faire ni chagrin, ni tort, d'être bienveillant et bon. En disant cela, nous avons la conscience de faire un très grand éloge de lui, et la certitude qu'il le méritait.

Dr M. DUFOUR.

L'hommo modélo.

Praz Bélon, lo 23 dè mà 1890.
A monsu l'écrivain dão Conte, pè Pinpinet.

Y'a z'u décondo houit dzo, tandi que y'eimpatâvo (lo fornâi m'avâi coumandâ po la derrâire), lo poustyon no z'a apportâ voutron papâi, et noutra bouéba no z'a liaisu dessu cein que dussé étrè on hommo modélo.

Ne su que 'na fenna, et ne sé pas deré dâi résous coumeint on gratta-papâi, mà tot parâi, vo deri tot net que se noutre n'hommo étai coumeint cé que vo ditès, lài deré que n'est qu'on tata-dzenelhie et on fennet, et cein sè porrâi bin que lo remâoféyo soveint, kâ vâidé-vo : se faut que 'na fenna sâi 'na fenna, faut que n'hommo sâi on hommo et qu'on satse se l'a dé la mourtache âo bin dão pâi fou.

Que deriâ-vo d'on pére âo de 'na mère que fariont totès lâo fantasi à lâo z'einfants, que lâo bailléront dâi bonbons ein guise dè pan, dè la cougnarda ein placie dè jerdinadzo et dâi pliaqués dè chocolat po dâi truffès, et que lè laissériont s'amusâ tot lo dzo na pas lè z'envoyi à l'écola et lâo z'appreindré à travailli ? Vo deriâ que clliâo dzeins que sont fous, et que l'est férè bin dâo mau à lâo z'einfants què dè lè z'accoutemâ dinsè à dâi gormandi et à ne rein férè. Et vo z'ariâ réson.

Eh bin ! on hommo modélo dâi vairè lo bin dè sa fenna et na pas sè z'ésès. Vo ditès que sè dussé lévâ lo premi, et devant que l'aussé pi passâ la pegnetta, que faut que l'einfatâi sè tsaussès et sè bambochès et que corze tsi lo bolondzi po allâ queri dâi navettès tsaudès po sa pernetta, et férè mémameint lo café po lâi portâ âo lhi !

Mâ ! Mâ ! radotâ-vo ? bailli dinsè lo gout dè la tserropiondze et dâo dorlotadzo à sa fenna, c'est lài férè mé dè mau què dè bin. Que l'hommo sè lévâi lo premi, su d'accio, mà po allâ gouvernâ

et na pas po fotemassi déveron la cafetiére ; et la fenna dâi châotâ frou avoué lo dzo assebin, kâ lo frais dâo matin vaut mi què lo tsaud dâo lhi, et l'est cein que n'hommo modélo lài fâ compeindrè.

Aprés, vo ditès que sé dâi raclliâ lè pî po eintrâ ! Ne manquérâi perein que l'eintrâi dein lo pâilo avoué sè solâ eimpacottâ âo bin sè chôquès eimbozélâiès. N'ia pas fauta d'êtrè on hommo modélo po sè raclliâ ; lè vôlets lo font bin.

Po cein qu'ein est d'invitâ cauquon, qu'on lo diessé à l'avanço âo na, n'ein cratchéré pas perque bas. On a adé on bocon dè pan et dè toma et en verro dè vin.

Ora, vo ditès que lo né dussé liairè l'armana à sa fenna ! et porquiè férè ? Po lài gravâ dè comptâ sè maillès quand le brots dâi tsâossongs, et quand faut redéférè on part dè tors s'on a àobliâ d'augmeintâ âo dè diminuâ, c'est dâo temps perdu. Que liaisè su lè papâi quand l'a bouriâ âo bin quand on a tiâ cauquon, eh bin ! à la boune hâora ; mà onno fenna n'a pas lizi d'ein mé attiutâ.

Vo marquâ assebin que ne dussé jamé bordenâ quiet qu'on lài baillâi à medzi ai repés. Po cosse, su prao d'accio ; mà tot parâi se trâovè dâi coitrons dein la salarda, lè pâo portant pas croussi po férè plisi à sa fenna.

Ora quand sè reduit on bocon tard vo ditès que dussé traire sè charguès que devant. Eh bin, ne sé pas ! y'amo tot atant ouré sabottâ âotrè la né què d'êtrè d'obedjâ dè férè on buïon espret po sè tsâossongs, kâ faut vo derè que tsi no lè zeneliâs vignont roudâ tanquè vai lè mermitès.

Ora po cein qu'ein est dè bailli à sa fenna po atsetâ onna roba, n'ia pas fauta d'êtrè on modélo po cein. Se l'étai po onna « tourture », vo sédè, po clliâo bougnès qu'on derâi que cein dussé servi po soteni 'na lotta po ne pas que lè cordzons fassont mau ai z'épaulès, ne dio pas : mà autrameint lài a-te on hommo que voudrài vairè on cotyon tot pertousi à sa fenna !

Su bin désolâie dè pas être d'accio avoué vo ; mà ne baillérâ pas pipetta de n'hommo modélo coumeint cé que vo no ditès et y'amo onco dix iadzo mi mon vilhio, tot bordon que l'est.

A respet,
JEANNETTE GUEGNELOUNA.

L'ange et la bête.

Assurément, si l'on s'en rapporte à la loi de la nature, le jour semble avoir été fait pour l'activité et la nuit pour le repos. Cependant la machine humaine est très souple ; elle s'accommode aisément des habitudes qu'on lui impose, pourvu qu'on n'exige pas d'elle des fonctions excessives et trop anormales. Par exemple, elle se pliera volontiers au renver-

rement des heures dans l'emploi du temps, en faisant de la nuit le jour et vice versa.

Ce qui la contrarie, ce qui peut la fausser et même la briser, c'est l'irrégularité.

La chronique scientifique de l'*Univers illustré* nous raconte que Littré, qui fut l'un des plus grands travailleurs de notre siècle, passait toute sa journée dehors ; il ne commençait à travailler que le soir, à sept heures et demie, après son dîner, restant dans sa bibliothèque penché sur ses livres, et sans aucune distraction, jusqu'à 4 heures du matin environ. Comme il demeurait dans la même maison que M. Barthélémy Saint-Hilaire, souvent, en allant se coucher, il rencontrait son ami qui allait au travail, car M. Barthélémy se mettait à l'ouvrage avant l'aube.

Pendant plus de 50 ans, Littré a mené cette existence laborieuse avec une régularité inexorable.

Cette régularité lui a permis de mener à bien des travaux énormes et de vivre quatre-vingts ans.

Tous ceux qui ont produit des œuvres grandioses par le génie ou la patience, doivent leur triomphe, dit le docteur Richet, moins à un excès de travail momentané qu'à un travail continu, régulier, persévérant, *interrompu par des distractions et des récréations régulières*. L'exercice et le délassement du corps doivent quotidiennement faire juste contre-poids à la dépense cérébrale. Dès que cet équilibre est interrompu, il y a surmenage.

M. Richet n'hésite pas à dire que nous devrions, pendant quelques heures par jour, « vivre d'une existence purement animale ». On se rappelle le fameux mot de Pascal : « L'homme n'est ni ange ni bête ». Eh bien ! si nous étions sages, nous accepterions résolument d'être, du moins en partie, des bêtes ; nous prendrions soin de la bête qui est la moitié de nous-même, et nous ne perdriions jamais de vue que, lorsque la bête souffre, l'ange se porte mal.

Sauvé par un chien.

Nous avons entendu dire plus d'une fois que tout ce qu'on raconte des chiens des hospices du St-Bernard et du St-Gothard, allant à la recherche des voyageurs perdus dans les neiges, surpris par le froid ou les avalanches, n'était qu'une légende. Cependant, les journaux de Côme publiaient dernièrement les aventures d'un pauvre ouvrier italien qui, sans l'intervention d'un chien, serait misérablement mort de froid sur le Saint-Gothard.

Cet ouvrier, du nom de Simoni, est âgé d'une trentaine d'années. Sa femme et ses quatre enfants habitent Paris. Vers le milieu de février, il se mit en route pour rejoindre sa famille. Son intention était de gagner Paris par étapes en traversant la Suisse, où il espérait trouver du travail.